

Les figues

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer

L' Afrique me revient en mémoire à propos des figues.

Des *figues*, comme on disait ici, et jusqu'à La Barre de Sepvret.

Où l'on voit mieux la rime que cela appelle, l'ailleurs que cela rappelle, et pas seulement la figue précoce que Caton apporta un jour à la curie et qui provenait de cette province.

«Je vous demande, dit-il, quand vous pensez que ce fruit a été cueilli.» Tous convenant qu'il était frais : «eh bien, répliqua-t-il, sachez qu'il a été cueilli à Carthage, il y a trois jours, tant l'ennemi est près de nos murs !»

Cette figue déclencha, selon Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XV, *Les arbres fruitiers*), la troisième Guerre Punique et entraîna la destruction de Carthage. Ce n'est pas seulement cette figue précoce qui me revient en mémoire, c'est encore ce proverbe entendu en Tunisie, où j'ai habité :

«LES PREMIÈRES FIGUES, C'EST L'ARBRE QUI RÊVE.»

Ce ne sont donc pas seulement des images de destruction qui me reviennent à la saison des figues, deux fois par an puisque le figuier que j'ai planté dans mon jardin (un peu trop près du cyprès !) est bifère, ce sont également des prémices, des promesses. L'idée que le rêve est esquisse, ébauche, comme si la Nature, avec ces premières figues qui sont plus grosses que celles qui arriveront en septembre mais aussi moins sucrées, aiguës ses pinceaux. Et notre appétit. Comme si elle faisait ses premières armes. Loin de moi (et si proche !) l'envie de confondre figuier et sureau. Même si l'un et l'autre vous feraient vite croire, tant ils ont vocation à *naître fortuitement*, à la génération spontanée. Même si je ne me vois pas dans le rôle du hasard, ou plutôt du destin, offrant à mon meilleur ami un figuier qui serait une menace pour sa maison, une menace aussi sûre qu'un sureau. Cela tient d'abord à la façon dont ils surgissent. Fût-il dans son pot et acheté dans une jardinerie, un figuier, comme un sureau, est un cadeau tragique.

Qui insiste, résiste à toutes les tentatives d'arrachage. Quand vous l'avez eu, avec les grands moyens, ceux que la chimie



met aujourd'hui à votre disposition pour éliminer définitivement cette *ruine imminente*, il reparait. Quarante ans plus tard, cent mètres plus loin, au pied du mur dont il sape, tel un vulgaire sureau, la base.

Tragique, il l'est aussi de cette façon. De cette façon sauvage qu'il garde, bien que cultivé, et ce depuis la plus haute antiquité, de son ancêtre le *caprificus*. Il y a du «bouc» en lui (ce dont témoigne le nom latin), et de la «lubricité» (*tragos*, en Grèce, avait les deux sens). C'est avec lui un mystérieux membre viril qui apparaît. Un arbre phallique, ithyphallique qui se dresse. Son lait est du sperme. Son fruit nous rappelle que *suc* et *sève* viennent d'un mot désignant la figue. Ce fruit évoque le scrotum, les testicules. Qu'on songe à cette variété de figues de Provence appelées marseillaises ou *couilles du pape*. Le même fruit, entrouvert, est une vulve. Et si l'expression ne s'emploie plus, si son sens s'est perdu, on sait toujours, *d'instinct*, en montrant le bout du pouce entre l'index et le médium, *faire la figue*.

CE «BOUC» NE PEUT QU'EFFRAYER NOS BIEN TROP SAGES CHÈVRES.

Pour elles qui ne savent rien de la vie – qui ne connaîtront que la stabulation –, le figuier est un satyre, ridicule avec son membre énorme tout juste bon à chasser les oiseaux amateurs de raisin, à éloigner du jardin les voleurs de citrouille. Voilà comment elles regardent cet arbre dionysiaque, priapique, comment par le rire elles tâchent d'évacuer l'effroi que tout

ce sexe leur inspire. Ce sexe que montre, avec tant de constance, le figuier.

Aujourd'hui, on ne sacrifie plus, après une tempête meurtrière ou pour conjurer la prochaine crise économique, un homme et une femme en tant que boucs émissaires, on ne fait plus porter au premier un collier de figues noires, à la seconde un collier de figues blanches. On se contente de donner à la tempête un gentil prénom féminin, et, pour que le bon peuple oublie les fermetures d'usines, le chômage qui le frappe, on lui sert quelques étrangers délinquants, quelques Roms à haïr. Plus besoin de brûler sur un bûcher de bois de figuier les monstres. Il suffit de les servir à l'heure des repas. Il y aura toujours de braves journalistes pour passer les plats. Pourtant le figuier reste l'arbre inquiétant qu'il était à Rome. Non moins inquiétant que le sureau qui est l'arbre des morts.

Là s'arrête, me direz-vous, la comparaison. Le sureau n'a jamais été, contrairement au figuier, un *arbor felix*. Jamais on n'a imaginé qu'un sureau préservait de la foudre. Jamais sureau ne fut vénéré. Ni considéré comme arbre oraculaire. Ce n'est pas un sureau qui pousse dans le jardin à Milan, ce n'est pas de ses branches, de ses feuilles que proviennent les paroles qui vont convertir Augustin. Le sureau ne donne que de pauvres fruits qui pleuvent comme plombs, et c'est la saison de la chasse. Il donne aussi et d'abord une fleur, mais il faut se prénommer Isabelle, et habiter Saint-Sauvant, pour en tirer de la limonade. Et aussi *succulente*.